

Je n'ai pas pu résister, après quelques jours seulement, j'ai décidé d'ouvrir l'enveloppe cachée. Je la prends sur le guéridon où elle me nargue depuis que je l'ai abandonnée comme si elle me brûlait les doigts après sa découverte au fond du tiroir. Je la ramène dans le séjour, la pose sur la table, hésitant encore, impatient, curieux et troublé cependant par mon indiscretion flagrante.

Je finis par l'ouvrir et elle cède facilement sans même se déchirer, j'en retire deux feuillets de beau papier, et lorsque je les déplie, je vois qu'il s'agit d'une lettre aux pages couvertes d'une écriture à l'encre bleue, large et volontaire. Avant même de commencer à lire, j'ai vu le nom d'Henriette T. inscrit fermement au bas de la deuxième page. Quelques photos aux bords crénelés ont glissé des plis de la lettre. Des photos noir et blanc d'où surgissent des visages inconnus. La première est petite, les personnages sont pris d'assez loin, seule une date est indiquée au revers de l'image : 1934, une photo de mariage, peut-être celui d'Henriette T. . Est-ce elle cette femme, là, au bras du jeune homme aux fines moustaches et à la posture insolente, le visage raturé à l'encre noire ? Elle est belle, provocante et toise la compagnie avec autorité. À côté d'elle, à l'opposé du mari, une jeune fille noire tient un bébé, elle porte la robe simple des *nenênes* et un foulard serré lui couvre les cheveux. Sur une autre photo, la femme pose seule, solennelle, à la mode de ces années-là, la main élégamment placée sur le plateau de marbre d'une console où se dresse un grand bouquet d'arums jailli de son vase. La pose est convenue mais l'expression du visage est saisissante,

VERTIGE

décidée, presque arrogante, traversée par un éclat glacé, et à la fois pleine d'une énergie débordante, joueuse, joyeuse.

Mes chers enfants,

Je ne sais quand vous trouverez cette lettre que je laisse ici dans cette maison, notre dernier refuge après ces années de malheur.

Vous êtes grands aujourd'hui mais je sais que quoiqu'il arrive, votre pardon ne viendra pas pour moi dans cette vie. Pour cette raison, je ne vous écris pas pour demander un pardon que, je le sais, vous me refuserez, mais parce que vous êtes jeunes encore, que le désespoir ne doit pas vous effleurer de son aile noire et que je veux vous souhaiter à tous les deux une bonne vie en France, une vie qui je l'espère de tout cœur vous apportera l'oubli des années terribles et de cette île maudite qui a plongé notre famille dans le malheur.

Je sais ce que vous avez dû endurer, je connais mes péchés, mais j'ai souffert moi aussi des évènements qui ont peu à peu détruit notre famille. Je souffre chaque jour de mes errements, de ce que vous avez subi par ma faute, par la sienne aussi, lui, le maudit dont je ne peux plus prononcer le nom, le diable l'a emporté.

Vous ignorez bien des choses et bien des évènements qui ont bouleversé ma vie depuis le commencement, mais je ne cherche aucun apitoiement, ni aucune excuse, aussi, je les tairai ici et jusqu'à ma mort.

Non, je ne vous demande aucun pardon, mes péchés seront punis, jusqu'à l'expiation dernière, vous pouvez en être certains. Je souhaite seulement que la haine se tarisse et ne pourrisse pas votre cœur. Que la malédiction s'éteigne. Ma souffrance n'a plus d'apaisement possible aujourd'hui où même Le Seigneur m'a abandonnée. Je vous écris pour vous annoncer que je vous ne me verrez plus, que je vais chercher l'oubli moi aussi. Vous n'aurez à vous inquiéter de rien, soyez sans crainte. J'ai su porter notre infortune et ma chute pendant toutes ses années, je

saurai aujourd'hui faire seule ce que je dois faire.

Je n'ai jamais eu peur par le passé, ni de la méchanceté du monde d'ici, ni de la violence des hommes, je suis encore assez forte pour aller jusqu'au bout.

Les circonstances de la vie ne m'ont pas permis de vous le montrer souvent mais vous devez me croire lorsque je vous dis que je vous chéris plus que tout au monde.

Adieu mes chers enfants,

*Votre mère,
Henriette T.*

Après la lecture de la lettre d'adieu, je suis pris d'une frénésie investigatrice inattendue. Je me jette sur les traces d'Henriette T. je me mets à fréquenter les Archives dont j'arpente à grands pas les tortueux corridors numériques, je fouille les journaux, les faits divers, je fais des plans pour découvrir les raisons qui ont poussé une femme à écrire une lettre si définitive, pour tenter de retrouver les circonstances d'une histoire obscurcie par l'ombre du malheur. Au bas de la lettre, elle a seulement signé Henriette T.

La lettre, les photos, l'enveloppe cachée déclenchent un autre mécanisme invisible dans mon cerveau. Les circonstances particulières de sa découverte, sa réapparition après des années d'oubli, sa dissimulation dans un meuble de la chambre, cette succession insignifiante réveille en moi une sensation étrange et inquiétante, ou une curiosité qui m'attache aux signes que je découvre chaque jour, qui excite le désir de savoir. Apparaît sans cesse la vision du cadavre allongé dans la terre rouge, l'image de la femme morte il y a des années, revenant seulement aujourd'hui.

J'ai de nouveau couru aux archives, Henriette écrit que ses fils sont grands, j'imagine que le temps a passé depuis son mariage

et que la lettre date des années soixante. Guidé seulement par cette vague indication, j'ai consulté des centaines de journaux de ces années-là et dans un journal du 15 mai 1964 j'ai trouvé cet avis de recherche : Mme Técher Henriette, veuve Rudel, a disparu le 28 avril 64, sans laisser d'adresse. J'ai fouillé les journaux des semaines qui ont suivi, il n'y avait rien, plus rien à propos d'Henriette. Personne ne s'était plus intéressé au sort de la disparue.

J'ai appris par la même occasion d'autres détails à propos d'Henriette. Elle a été mariée deux fois. Son premier mari est mort en lui laissant un fils, celui que j'ai vu sur la photo dans les bras de la jeune *nénette* ? Elle a eu deux garçons, en secondes noces, ce ne peut être qu'à eux que s'adresse la lettre d'adieu. Son veuvage a été très bref, une courte année seulement sépare la mort accidentelle du premier mari, de son remariage.

Mes informations sont malheureusement bien trop imprécises pour me permettre de reconstituer l'histoire d'Henriette, je m'efforce seulement de m'en figurer les grandes lignes. Je me mets aussitôt à imaginer le déroulement de sa vie, le mariage, le couple amoureux, l'arrivée de l'enfant, la famille heureuse jusqu'à l'accident du mari. J'envisage la douleur d'Henriette après la perte de son compagnon, le désespoir qui l'accable peut-être dans les jours qui suivent l'accident qui l'a tué sur le coup, la détresse sans doute qui la rend faible et la fait chercher le bras secourable auquel se raccrocher, l'épaule bienveillante où elle pourra épancher son désarroi, la rencontre de l'homme qui va la consoler, enfin ces balivernes habituelles des romans-photos des années passées. Je me souviens que nous feuilletions quelquefois, au cours de nos vacances, les pages de ces histoires sentimentales dans les revues de nos tantes — Nous Deux, ou ce genre de revues féminines où elles trouvaient, agrafés, les patrons de leurs ouvrages de couture — histoires qu'elles lisaient peut-être avec une candeur de jeunes provinciales. Henriette était-elle cette jeune provinciale amoureuse et romantique que j'imagine naïvement ?

Au moment où elle écrit la lettre, le destin de la famille a tourné au malheur, le second mari est mort lui aussi dans des circonstances que je n'ai pas encore découvertes, Henriette est à la fin de son histoire dont les derniers soubresauts se sont déroulés dans cette maison que j'ai décidé d'habiter sur un coup de tête. Ils imprègnent encore les murs, les meubles, les objets qui m'entourent. C'est cette proximité qui me pousse à savoir, force ma curiosité exaltée et légèrement inquiète.

Lorsque je poursuis mes recherches et que je découvre la figure du second mari, il me semble que je suis parvenu à mettre le doigt, comme on dit, sur le coeur de l'histoire d'Henriette, sur l'élément qui l'a précipitée dans l'abîme. L'homme s'appelle Paulin Rudel, il n'est pas du même milieu que la femme qu'il épouse, il est désigné une fois comme *travailleur agricole*. Ces deux-là n'ont sans doute pas eu la même éducation, elle est instruite, lui est analphabète, il a quitté l'école très tôt et passé son enfance aux champs ou à courir les ravines et les pitons. C'est cet homme cependant qui l'a soutenue dans son malheur, c'est à cet homme qu'elle s'est attachée pour le meilleur et pour le pire, comme on dit.

Le regard impérieux d'Henriette impressionne, j'imagine qu'elle aura eu assez d'autorité pour imposer un choix si effronté à son milieu acharné à faire la preuve de sa respectabilité. L'homme n'est pas de sa condition, soit, elle l'épousera tout de même et défendra son choix contre tous. Il lui donnera deux enfants, et quelques années heureuses d'une vie de famille sans histoire. Et puis ...

À la lecture de la lettre où plane l'ombre du péché et de la souffrance, je vois bien que les choses ne sont pas passées ainsi bien longtemps, que la vie étant ce qu'elle est, c'est à dire le plus souvent cruelle, tout est allé de travers par la suite. Je ne sais encore comment ni pourquoi, le malheur s'est infiltré dans la vie d'Henriette et de sa famille.

J'imagine alors que peu à peu la trop grande différence sociale, celle de leur éducation, les a éloignés l'un de l'autre, que l'entente du couple s'est dé faite. Il se peut qu'elle se soit rendue

compte de sa naïveté, de son erreur, du mauvais chemin qu'elle avait pris. Elle a alors été obligée d'admettre que l'homme qu'elle a choisi était trop loin d'elle, de l'instruction qu'elle a reçue, de ses aspirations ou de ses ambitions. La séparation est alors devenue inévitable, elle s'est mal passée et les malheurs sont venus.

C'est ainsi que je me figure avec beaucoup d'imprudence le déroulement de leur histoire. Ce ne sont que des suppositions hasardeuses, je le sais, mais si je ne peux rien imaginer d'autre pour l'instant, et si tout reste encore trop vague, il faut bien cependant que je nourrisse mon appétit indiscret. Je n'ai que la photo du couple le jour du mariage pour me guider, je n'ai que quelques noms, aucune date précise, rien d'autre, rien qui explique le malheur qu'évoque Henriette dans sa lettre d'adieu. M. Théophile me parle chaque fois de la succession Técher, sans jamais donner de précisions. Les fils d'Henriette vivent désormais loin d'ici, dans le souvenir enfoui de leur enfance maudite, j'imagine alors les enfants, leur fils, leur fille qui découvrent sur le visage de leur père, les marques des années noires, qui surprennent dans leurs rides, leur mutisme, leurs sautes d'humeur, les stigmates laissés par le malheur passé.

Sur les vieilles photos en noir et blanc avec leurs dentelures si particulières, nous apparaissent Agathe et moi au milieu de nos frères et soeurs, les yeux plissés par l'éblouissement du soleil. J'ai encore en tête les photos plus anciennes du mariage de mes tantes, photos posées où l'on découvre, étonné, la jeunesse impensée de nos parents. Parmi elles, il en existe sans doute une qui nous montre Agathe et moi identiques, comme toujours côte à côte, pour notre anniversaire peut-être, ou à l'occasion d'un joyeux goûter de fête. C'est dimanche, Nénène Irène est montée spécialement à la maison pour préparer les gâteaux, et au moment de la photo, souriante, elle nous entoure généreusement les épaules de ses bras protecteurs.

Henriette a disparu en avril 1964, nous avions eu dix ans Agathe et moi cette année-là et cela faisait un an qu'Irène ne travaillait plus chez nous parce qu'une nuit, elle avait eu la gorge tranchée dans le salon de sa maison. Depuis le rouge dominait tous mes cauchemars.